

« Sur la vitre nous nous reflétons, terribles et ivres. Nous ne sommes déjà plus des jeunes gens. À l'intérieur de nos reflets luisent les lumières des bâtiments comme des organes en flammes : ce sont des feux de Bengale, des explosions dans le cœur et la tête (dans le foie), une guerre du temps – de la ville invincible – contre nous. « Ta liberté est ici / comme ta volonté sans faille / d'être un oiseau ». Les avions descendent vers l'Aeroparque, cette piste improbable au milieu du quartier de Palermo. « Bonjour, soleil / soleils, bonjour ». Et cependant le jour ne se lève toujours pas. « T'as qu'à filmer juste les verres », dit Ricardo à Julia. « On ne sait pas qui trinque, et tout se déroule alors dans le hors-champ».

« L'instant où chacun abandonne toutes ses préoccupations tient toujours un peu de la rêverie : on est là, en pure présence, heureux en même temps que les autres, mais conscient du caractère illusoire et passager de ce bonheur. N'est-ce pas la sagesse-même ? Ne serait-ce pas cela qu'on appelle la normalité ? Une abeille passe en bourdonnant devant mon assiette. Des mains tentent de la chasser, mais elle revient et s'acharne contre moi. Je l'entends bourdonner très fort, près de mon oreille, mais je ne la vois pas. Je reste aussi calme que possible. Les abeilles sont des taureaux en miniature et il n'est pas de pire stratégie que de les provoquer. Les autres abandonnent la conversation pour s'adonner au spectacle de la corrida. Moi : immobile ; l'abeille : un taureau survolté. Une main s'agite en l'air près de moi, je la vois, ou plutôt je perçois le courant d'air qu'elle génère. « Non », parviens-je à dire ; les yeux des autres sont comme le souffle coupé du public, et au fond je crois qu'ils veulent qu'elle me pique, que cette placidité cesse dans un acte de douleur. »